

## Introduction

# Construire-déconstruire l'Homme nouveau

Cécile VAISSIÉ

### « Homme nouveau » et « Homme soviétique » : idéaux et réalités

Dès ses débuts, l'État soviétique se veut en rupture avec tout ce qui l'a précédé, et, désireux de créer un monde nouveau, il entend remplacer le Russe du passé par un « homme nouveau » qui aurait des valeurs, des croyances, une culture, et même une langue<sup>1</sup> très différentes de celles d'avant la Révolution. Cette création serait nécessaire pour que se concrétise le projet bolchevik : instaurer une société idéale avec des rapports politiques, économiques, sociaux et même humains, fondamentalement modifiés. L'Homme nouveau est donc censé être le résultat et le témoignage, mais aussi la condition et le moyen des changements entrepris par les Bolcheviks<sup>2</sup>. Cette transformation est notamment illustrée par le film d'Eisenstein *La Ligne générale*, qui date de 1929 et a pour sous-titre *L'Ancien et le nouveau* : des paysans soviétiques venant tout droit du XIX<sup>e</sup> siècle s'opposent au progrès qui doit permettre – à en croire les images – de créer des fermes modernes, équipées de techniques d'avant-garde et impeccablement propres, dont les travailleurs, tout de blanc vêtus, ressembleront à des laborantins. Et, au passage, cette opposition paysanne obtuse justifie les mesures coercitives du pouvoir.

Dans un article publié en 2012<sup>3</sup>, les universitaires Ludmila Kastler et Svetlana Krylosova ont étudié et comparé, de façon diachronique, les

1. En ce qui concerne les changements apportés à la langue, voir : THOM F., *La Langue de bois*, Paris, Julliard, collection « Commentaire », 1987. SARNOV B., *Naš sovetskij novojaz*, Moskva, Izdatel'stvo « Materik », 2002.

2. Voir notamment sur le sujet : HELLER M., *La Machine et les rouages*, Paris, Calmann-Lévy, 1985, réimprimé chez Gallimard collection Tel. FITZPATRICK S., *Education and Social Mobility in the Soviet Union, 1921-1934*, Cambridge, London, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 1979. FITZPATRICK S., *The Cultural Front : Power and Culture in Revolutionary Russia*, Ithaca and London, Cornell University Press, Studies in Soviet History and Society, 1992.

3. KASTLER L., KRYLOSOVA S., « Réflexions terminologiques », *La Revue russe*, 2012, n° 39, p. 13-26.

concepts d'« homme nouveau » (*novyj čelovek*) et d'« homme soviétique » (*sovetskij čelovek*), tels qu'ils apparaissent dans des textes de diverses natures, produits entre 1917 et 1940. Elles rappellent que l'idée même d'un « homme nouveau » remonte aux philosophes des Lumières et que, sous l'influence de ceux-ci, Catherine II a lancé un programme d'éducation d'une « espèce nouvelle d'hommes » (*novaja poroda ljudej*). Quelques décennies plus tard, en 1863, le roman de Tchernychevski, *Que faire?*, qui a influencé toute une génération, est sous-titré *Les Récits des hommes nouveaux (Iz rasskazov o novyx ljudjax)*<sup>4</sup>. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les marxistes russes proposent le prolétariat comme « nouveau type d'hommes », tout en étant, pour nombre d'entre eux – dont les « futurs créateurs de l'idéologie soviétique », Lounatcharski, Gorki ou Trotski – sensibles aux théories de Nietzsche sur le « surhomme ». De fait, un nouveau type physique s'imposera rapidement dans les représentations artistiques : celui de « nouveaux hommes, sains, vigoureux, athlétiques », des ouvriers aux larges épaules et des kolkhoziennes aux hanches généreuses, type que l'on trouvera, dans les années 1930, sur des photographies de Rodtchenko<sup>5</sup>, dans des tableaux, des films, des affiches ou des sculptures, comme celle, monumentale, de Véra Moukhina, *L'Ouvrier et la Kolkhoziennne*, qui, créée pour l'exposition universelle de 1937, servira de pré-générique systématique aux studios Mosfilm.

Les chercheurs soviétiques avaient donc raison de souligner que le rêve de créer un Homme nouveau avait commencé bien avant la Révolution, mais que – pour reprendre les termes du critique Iakov Elsberg (1901-1976) – « la Grande Révolution socialiste d'Octobre a[vait] exercé une gigantesque influence sur toute la façon de poser la question de "l'Homme nouveau", dans la vie et la littérature<sup>6</sup> ». Notons que cet Elsberg avait une réputation si épouvantable parmi ses collègues que sa notice dans la *Petite Encyclopédie littéraire*, une édition amorcée en URSS au début des années 1960, était signée « G. P. Utkin ». Les initiales de ce pseudonyme étaient censées indiquer pour quel établissement travaillait ce critique<sup>7</sup> : le GPU, continuateur de la Tcheka et ancêtre du KGB, des institutions qui ont joué un rôle déterminant dans les tentatives entreprises pour créer un Homme nouveau et dans les assassinats et les purges de ceux qui n'étaient pas assez « soviétiques » aux yeux de ces structures. Et ce message codé est un premier indice de procédés qui, employés largement, surtout à partir de la mort de Staline, pour déconstruire certains mythes soviétiques, présupposaient une connivence fine entre l'émetteur d'un discours et les destinataires de celui-ci.

4. NdA : La traduction littérale est plutôt « *Récits sur les hommes nouveaux* ».

5. KASTLER L., KRYLOVA S., *op. cit.*, p. 13-15.

6. ÈL'SBERG Ja., « Vvedenie. Problema "novogo čeloveka" v littérature », ERMILOV V.V. (dir.), *Literatura i Novyj čelovek*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, Institut Mirovoj Literatury im. A. M. Gor'kogo, 1963, p. 15.

7. Voir sa notice sur le Wikipedia russe ([http://ru.wikipedia.org/wiki/Эльсберг,\\_Яков\\_Ефимович](http://ru.wikipedia.org/wiki/Эльсберг,_Яков_Ефимович)) (consulté le 20 août 2014).

Parce que la notion d'« homme nouveau » est ambiguë – notent Ludmila Kastler et Svetlana Krylosova –, elle est remplacée, dans les années 1930 et sans complètement disparaître, par celle d'« homme soviétique », qui « répond mieux aux besoins de nouvelles tâches idéologiques ». Dans « certains contextes », ces deux syntagmes sont synonymes, « au sens de “protagoniste d'une nouvelle société postrévolutionnaire”<sup>8</sup> » – et nous prendrons généralement acte, dans ce recueil, de cette synonymie répandue. Mais l'« homme nouveau » serait plutôt le projet, l'idéal revendiqué, alors que l'« homme soviétique » – qui ne doit pas être confondu avec le « véritable homme soviétique »! – est une réalité proclamée, voire parfois le synonyme de « citoyen soviétique ». Néanmoins, constatent Kastler et Krylosova, même l'adjectif « soviétique » est polysémique : il peut désigner la simple citoyenneté, mais aussi impliquer les qualités qui seraient associées à celle-ci de façon inhérente. Un « véritable homme soviétique » devient donc « l'exemple du comportement à suivre », ainsi que le note le redoutable éducateur Makarenko en 1939<sup>9</sup>, tandis que l'Homme soviétique est à la fois une réalité sociologique (le citoyen de l'URSS) et un mythe à représenter et à concrétiser, un écart séparant la première du second.

Comment définir, en quelques lignes, cet Homme soviétique, ou plutôt ce « véritable homme soviétique », tel qu'il est censé exister sous Staline et est, en tout cas, représenté dans la littérature et les arts? C'est un ardent constructeur du communisme et un internationaliste, convaincu de la justesse des idéaux marxistes-léninistes et dévoué au régime<sup>10</sup>. Approuvant le mode de vie soviétique, il se comporte en fonction des normes établies, a un physique de « surhomme » nietzschéen et ressemble donc beaucoup à son contemporain de l'Allemagne nazie – il suffit de parcourir les salles consacrées aux années 1930, dans la nouvelle galerie Tretiakov, à Moscou, pour s'en convaincre. À en croire Alexandre Zinoviev, il est « travailleur, [...] enthousiaste, vif, joyeux, plein de force, en bonne santé, heureux de vivre sur la terre », et aime le travail collectif. Il est aussi « courageux, discipliné, calme et toujours prêt à l'exploit ». Capable de soumettre la nature, il est également « cultivé et intelligent », et « s'intéresse à tout ce qui est nouveau » : bref, il correspond « à l'image d'un preux de contes russes, d'un titan ou d'un hercule, donc à un héros mythique<sup>11</sup> ». C'est ce que le sociologue Iouri Levada appellera le type d'*Homo sovieticus* « à sa période de maturité “classique” », une période qui, confirme-t-il, se situe dans les années 1930 et 1940<sup>12</sup>.

8. KASTLER L., KRYLOSOVA S., *op. cit.*, p. 16-18.

9. *Ibid.*, p. 18-19.

10. *Ibid.*, p. 18.

11. ZINOVIEV A., *Homo sovieticus*, Paris-Lausanne, Julliard/L'Âge d'homme, 1983, p. 20-21.

12. LEVADA Y., *Entre le passé et l'avenir, L'Homme soviétique ordinaire, Enquête*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1993, p. 35.

## **Le rôle des arts et de la culture : représenter, mais aussi former, cet Homme nouveau**

Le lien entre, d'une part, l'Homme soviétique, qu'il soit « véritable », « simple » ou sans qualificatif, et, d'autre part, l'art et la culture ne se limite toutefois pas à la seule représentation, pour aussi révélatrice et programmatique que soit celle-ci. En effet, la littérature – et, plus généralement, les arts – avaient pour mission explicite de créer l'Homme nouveau en « rééduquant » – tel était le terme employé au moins depuis le début des années 1930 – les ex-citoyens de l'Empire qui pouvaient l'être, les autres étant éliminés d'une manière ou d'une autre, comme le prévoyait Lénine<sup>13</sup>. Et c'est par référence à cette mission de formation que Staline appelait les écrivains les « ingénieurs des âmes<sup>14</sup> ».

Or, la seule méthode artistique admise à partir de 1934 – et proclamée lors du premier Congrès de l'Union des écrivains soviétiques –, le réalisme socialiste, est particulièrement bien adaptée à un tel objectif, et pas seulement par sa très forte dimension éducative, voire moralisatrice. En effet, elle aussi inclut un écart qui correspond à celui existant entre « citoyen soviétique » et « homme soviétique », c'est-à-dire entre réalité sociologique et idéal incarné : le réalisme socialiste décrit, non une réalité existante, mais une réalité qui pourrait être, qui est censée advenir lorsque les problèmes issus du passé seront tous écartés. L'écart entre le réel et le souhaité demeure, l'ambiguïté de cette notion de « réalisme » permettant, en théorie, de saisir l'Homme soviétique comme une dynamique non achevée.

### **La rupture de 1953 : de l'Homme soviétique stalinien au *Homo sovieticus* zinovien**

Toutefois, la mort de Staline en 1953 et les révélations sur les crimes que celui-ci a commis, avec la collaboration de nombreux Soviétiques, à l'encontre de millions de leurs compatriotes, portent un coup abrupt à cette idéalisation proclamée de l'Homme soviétique, voire à la croyance en l'existence même de celui-ci : où était-il, solide, intègre et déterminé, lors des purges, des déportations, des exécutions arbitraires ? Sans doute ce trouble explique-t-il, en partie tout au moins, le retour du syntagme d'« homme nouveau », qui est de nouveau employé en 1961, dans le programme du PCUS, comme en témoignage de la volonté de renouer avec le projet bolchevique originel. Et, malgré les aléas et les interrogations croissant chez certains, les dirigeants soviétiques revendiqueront, jusqu'à la Perestroïka,

13. LENIN, *Pol'noe sobranie sočinenij*, tom 38, Moskva, GIPL, 1963, p. 56-58, p. 151-173.

14. Voir VAISSIÉ C., *Les Ingénieurs des âmes en chef. Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, collection « Littérature et politique », 2008.

leur volonté explicite de créer cet « homme nouveau ». Ainsi, en octobre 1979, Mikhaïl Souslov, secrétaire du Comité central et responsable de l'idéologie, affirme que « le PCUS est parti et part du principe que la *formation d'un Homme nouveau*<sup>15</sup> est la partie la plus importante de toute la cause de la construction du communisme<sup>16</sup> ». En 1983, Constantin Tchernenko, qui deviendra le numéro 1 du Parti quelques mois plus tard, répète, lors d'un plenum du Comité central, que « former un Homme nouveau n'est pas seulement le but le plus important, mais aussi la condition infaillible de la construction du communisme<sup>17</sup> ».

Alors que le discours officiel reste inchangé pour l'essentiel, l'image du Soviétique dans les œuvres littéraires et artistiques, y compris celles autorisées par la censure, se modifie très nettement, dans les années et décennies suivant la mort de Staline. Cela se repère au premier coup d'œil dans le cinéma : aux corps solides des années 1930 et 1940 (par exemple, dans *Volga-Volga* ou *La Chute de Berlin*) succèdent ceux, presque encore adolescents, des jeunes gens qui marquent le cinéma des années 1960 (*J'me ballade dans Moscou, J'ai vingt ans*, etc.), le tournant étant pris avec *Quand volent les cigognes* (1958).

Puis viennent les physiques un peu cassés, abîmés, hésitants du cinéma des années 1970 (*L'Ironie du sort, Romance de bureau*, etc.). Parallèlement, de nouveaux archétypes apparaissent, correspondant à des réalités en mutation, à commencer par « l'homme des années 1960 », cette incarnation d'une génération qui, pendant le Dégel, tente d'être à la fois « non-sérieuse » et plus responsable, mais qui est remise au pas et, pendant la Stagnation<sup>18</sup>, contrôlée de près.

Dès la seconde moitié des années 1970, c'est un Soviétique bien différent du « véritable homme soviétique », qui peuple les romans, publiés en Occident – ils n'auraient pu l'être en URSS –, d'Alexandre Zinoviev (1922-2006). Ce dernier, docteur en philosophie (donc, à l'origine au moins, marxiste) et membre du PCUS, prétendra, avec une ironie mordante, être lui-même un « homocus », comme il appellera ce « nouveau type d'homme,

15. En gras dans le texte.

16. « Delo vsej partii. Doklad tovariša M. A. Suslova », *Izvestija*, 17 octobre 1979, p. 2-3.

17. « Aktual'nye voprosy ideologičeskoj, massovo-političeskoj raboty partii », *Izvestija*, 15 juin 1983, p. 1-3.

18. Note de Valéry Kossov : Le terme de « Stagnation » (*zastoj*) aurait été introduit dans la langue de la presse d'abord, et les livres d'histoire soviétique ensuite, à la suite de Mixail Gorbačev, qui l'emploie à plusieurs reprises dans son rapport politique au XVII<sup>e</sup> Congrès du PCUS en 1986, pour caractériser le développement économique et social, mais aussi la vie culturelle et artistique en URSS dans les années 1970. Ce mot, tout comme un autre gorbatchévisme « *perestrojka* » que l'on trouve dans le même rapport, est employé couramment et il désigne la période de l'histoire soviétique, qui succède au Dégel khrouchtchévien et se caractérise par son conservatisme et sa réticence aux changements. C'est dans ce sens historiographique que le terme « Stagnation » est employé dans ce recueil. Pour consulter le rapport voir : GORBAČEV M. S., « Političeskij doklad central'nogo komiteta KPSS XVII S'ezdu kommunističeskoj partii Sovetskogo Sojuza », *Izbrannye stat'i i reči*, t. 3, Moskva, Politizdat, 1987.

l'homme soviétique, *homo sovieticus*<sup>19</sup> », en précisant : « L'homocus, c'est l'*homo sovieticus* ou l'homme soviétique en tant que type réel, vivant, et non en tant que citoyen de l'URSS. Tous les citoyens de l'URSS ne sont pas des homocus. Tous les homocus ne sont pas citoyens de l'URSS<sup>20</sup>. »

Cet « homocus » est présent dans tous les romans de Zinoviev. Ainsi, dans le premier d'entre eux, *Les Hauteurs béantes (Zijajušie vysoty)*, publié en Suisse en 1976, l'action se passe à « Ivanbourg », qui symbolise et résume la Russie ou l'URSS poststalinienne, et des personnalités de la culture sont reconnaissables derrière les pseudonymes des personnages : Soljénitsyne (« le Père-La-Justice »), Néizvestny (« le Barbouilleur »), Galitch (« le Chanteur »), etc. Dès les premières lignes, Zinoviev lance que « les habitants d'Ivanbourg dépassent tous les autres d'une bonne tête [...] grâce à des conditions historiques progressistes, à une théorie juste [...] et à une sage direction qui en sait long sur la question ». Mais ils sont « guidés par les principes suivants » : « 1) on n'y peut rien ; 2) qu'est-ce que ça change, si ; 3) on s'en fout. », ces principes entraînant « les corollaires suivants : 4) de toute façon, c'est inévitable ; 5) et puis enfin, il est grand temps de ; 6) qu'ils aillent tous se faire<sup>21</sup>... »

L'indifférence, la passivité, la lâcheté, la délation règnent à Ivanbourg où une propagande absurde détruit toute logique : « Les denrées alimentaires baissèrent et c'est pourquoi elles n'augmentèrent que de cent pour cent, et non de cinq pour cent, comme chez les autres, là-bas<sup>22</sup>. » Le mensonge, la vanité, l'envie et la flagornerie triomphent. Ainsi, le « Poème du devoir » qui « fit beaucoup de bruit dans tous les milieux et les sphères » proclame :

I. Je suis fier de ce tas où je patauge jusqu'au cou.

II. Et je lèche le cul dirigeant auquel je me dévoue<sup>23</sup>. »

De nombreux habitants collaborent avec les services secrets et dénoncent leurs proches ; matérialistes et fascinés par l'Occident, ils boivent trop et vivent de combines dans un contexte de déficits permanents, mais, s'ils se moquent de tout, ce n'est jamais en public. Ces personnages sont très différents de l'Homme nouveau, de l'Homme soviétique ou du « véritable homme soviétique » des œuvres staliniennes, mais s'avèrent parfaitement adaptés à un quotidien médiocre, sans liberté ni bananes, dont, selon l'auteur, ils seraient les principaux responsables. Il importe donc aussi de saisir cette évolution dans les représentations, ainsi que ses caractéristiques.

19. ZINOVIEV A., *Homo sovieticus*, op. cit., p. 7.

20. *Ibid.*, p. 228.

21. ZINOVIEV A., *Les Hauteurs béantes* (traduit par Wladimir BERELOWITCH), Lausanne, L'Âge d'homme, 1977, p. 9-10. Voir le texte en russe [[http : //www.zinoviev.ru/rus/textheights.pdf](http://www.zinoviev.ru/rus/textheights.pdf)] (lu le 16 mai 2015).

22. *Ibid.*, p. 9-11.

23. *Ibid.*, p. 34.

Zinoviev a quitté l'URSS en 1978, après avoir publié en Suisse un deuxième roman, *L'Avenir radieux*, tout aussi mordant que le premier, et il a été, comme d'autres, privé de sa citoyenneté soviétique. Au début des années 1980, il fait paraître *Homo sovieticus* dont le héros – un narrateur en « je » – est un agent du KGB, vivant en Occident, qui déclare n'avoir « aucune conviction » : « Je n'ai qu'une réaction, plus ou moins constante, face aux réalités que je dois affronter, un stéréotype de conduite. Les convictions sont le propre de l'homme occidental, non du Soviétique<sup>24</sup>. » *L'Homo sovieticus* serait toujours « prêt [...] à remplacer l'un de ses accès de sincérité par un autre », et il aurait été entraîné depuis l'enfance à « induire en erreur par le biais de la vérité<sup>25</sup> ». D'ailleurs, brouillant les pistes, Zinoviev affirme l'existence de cet *Homo sovieticus*, tout en prétendant qu'il s'agit d'une appellation occidentale<sup>26</sup> et que les soviétologues occidentaux ne comprennent rien à celui-ci<sup>27</sup>.

Satire? Farce? Ironie poussée à l'extrême? Force est de constater que cet *Homo sovieticus* dépeint par Zinoviev correspond assez à celui qui émergera d'une étude sociologique menée en 1989-1990 par Iouri Levada et son équipe sur « l'homme soviétique ordinaire<sup>28</sup> » – et nous y reviendrons dans la conclusion de ce recueil. L'Homme soviétique serait donc bien une réalité sociologique, mais la connotation positive dont ce syntagme était porteur dans les années 1930 et 1940 a disparu. Parallèlement, les mythes fondateurs se sont effrités, sapés notamment par des œuvres artistiques dont certaines passées par la censure – et ce sont surtout ces dernières qui intéressent les auteurs de ce recueil.

## **La destruction des mythes soviétiques, pendant le Dégel et la Stagnation**

En 1963 encore, pendant ce Dégel qui doit son nom à un assez mauvais roman d'Ilya Ehrenbourg, un ouvrage intitulé *La Littérature et l'Homme nouveau* paraît aux éditions de l'Académie des Sciences d'URSS, sous la direction du critique Vladimir Ermilov – auquel un article est consacré dans le présent recueil. L'introduction rappelle que « les possibilités d'éducation d'un Homme nouveau, qui concentrerait en lui la richesse spirituelle, la pureté morale et la perfection physique, augmentent dans la période de transition au communisme ». Ermilov poursuit, dans une continuité à peine assouplie de ce que Maxime Gorki a déclaré en 1934, lors du premier Congrès de l'Union des écrivains :

24. ZINOVIEV A., *Homo sovieticus*, *op. cit.*, p. 13.

25. *Ibid.*, p. 63.

26. *Ibid.*, p. 39.

27. *Ibid.*, p. 47.

28. LEVADA Y., *op. cit.*

« Bien évidemment, la littérature de fiction [...] est appelée à jouer un rôle très important, à refléter le processus d'émergence de cet Homme nouveau contemporain et à influencer sur son éducation et sa croissance. L'analyse et l'éclairage de cette problématique dans la littérature mondiale, telle est la tâche actuelle des études littéraires soviétiques <sup>29</sup>... »

Pour Ermilov, rien n'aurait donc changé depuis 1934 : la littérature éduque et rééduque, forme et réforme, tout en illustrant les changements obtenus notamment grâce à son action. Le même ensemble de tâches reste dévolu à l'ensemble des arts et aux différents pans de la culture, comme en témoigne la référence faite par le critique aux études littéraires. Pourtant, en 1963, lorsque ce livre de Ermilov est publié, de plus en plus de Soviétiques tentent aussi, par l'art et la culture, d'échapper aux règles trop strictes encadrant la vie sociale. En effet, le décalage entre les discours officiels et une réalité terrible qui, même rapidement tue, aura traumatisé la société, débouche sur une rupture, silencieuse, mais croissante, entre le pouvoir et une partie de la société : cette dernière se fait plus complexe et développe certaines pratiques propres.

En outre, parce que le mythe stalinien s'écroule, un processus de déconstruction d'autres mythes fondateurs s'amorce en sous-main, à commencer par celui de cet « Homme nouveau, qui concentrerait en lui la richesse spirituelle, la pureté morale et la perfection physique », mais qui a été victime des pires répressions et/ou les a lui-même exercées, et qui vit dans des conditions matérielles généralement déplorables. La représentation de cet Homme nouveau se modifie, y compris dans des œuvres passées par la censure, tandis que la vocation de l'art à « rééduquer » qui que ce soit est remise en cause par certains. Or, ces évolutions se manifestent souvent grâce à des doubles sens, des messages « codés », des sous-entendus et des implicites à repérer et décrypter. Le Soviétique développe donc son aptitude à lire entre les lignes et à saisir ce que la censure oblige à cacher en partie. Par ailleurs, le samizdat est apparu à la fin des années 1950, et il permet aux lecteurs de diffuser eux-mêmes des textes non validés par la censure, en les tapant à la machine ou en les photographiant. Enfin, une « seconde culture » a vu le jour, parfois autorisée, plus souvent encore tolérée, et elle va être l'un des lieux et des moyens privilégiés de la déconstruction des mythes<sup>30</sup>.

La culture se fait double, voire triple, ce qui renvoie aussi, presque paradoxalement, d'une part, aux spécificités de l'Homme soviétique, dont Iouri Levada dira que chacune, à cette époque, « est antinomique », comme si elle « contenait [...] sa propre négation<sup>31</sup> », et, d'autre part, à ce que ce

29. « Ot redakcii », ERMILOV V.V. (dir.), *op. cit.*, p. 3-4.

30. Voir VAISSIÉ C., « La multiplicité des cultures dans la Russie de la stagnation (1968-1985) : un témoin des ruptures entre pouvoir et société », SIRINELLI J.-F. et SOUTOU G.-H. (dir.), *Culture et Guerre froide*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, p. 269-280.

31. LEVADA Y., *op. cit.*, p. 44.

sociologue appellera le « double langage de la vérité », dont la reconnaissance est l'une des conditions de « la loyauté vis-à-vis de l'État » : il y aurait le « juste » et l'« utile », les deux ne correspondant pas toujours<sup>32</sup>. La morale serait « double<sup>33</sup> », tout comme les « critères de valeur<sup>34</sup> », les apparences étant parfois très différentes des réalités. Étudier l'Homme nouveau, la réussite ou l'échec de sa construction et de sa déconstruction, les moyens artistiques employés pour l'une comme pour l'autre, et les reflets de celles-ci dans l'art ne relève donc pas seulement de l'histoire culturelle, mais permet aussi d'apprécier, par un biais original, l'histoire sociale et politique de l'URSS et des pays qui ont remplacé celle-ci.

### **Le programme pluridisciplinaire « La Fabrique du Soviétique dans les arts et la culture Construire/Déconstruire l'Homme nouveau »**

C'est dans cet esprit qu'a été lancé, en 2011, un programme pluridisciplinaire intitulé « La Fabrique du Soviétique dans les arts et la culture. Construire/Déconstruire l'Homme nouveau », programme qui associait pour trois ans l'université Rennes 2, le laboratoire Arias (CNRS) et l'Institut russe d'histoire des arts (RIII) de Saint-Petersbourg, et qui a bénéficié de l'aide financière de la Fondation Maison des sciences de l'homme et du Centre franco-russe en sciences sociales et humaines de Moscou. Il s'agissait de s'interroger sur la définition et la réalité de cet Homme nouveau, de se demander comment celui-ci était représenté dans les arts passés par la censure, et de chercher comment ces derniers avaient contribué à le construire, le rééduquer, voire le déconstruire et le reconstruire. Plusieurs colloques et journées d'études ont été organisés dans le cadre de ce programme et, enrichis par des contributions sollicitées à titre individuel, ils ont débouché sur deux publications : d'abord, un numéro de *La Revue russe*, consacré à la période 1917-1953<sup>35</sup> – numéro dont est extrait l'article de Ludmila Kastler et Svetlana Krylosova, cité plus haut ; puis ce nouveau recueil qui est centré sur la période 1953-1986 (de la mort de Staline au début de la Péroïka), mais n'hésite pas à retracer des évolutions commençant dans les décennies précédentes, ni à poursuivre des observations pertinentes jusqu'à aujourd'hui.

Les auteurs de la première publication ont notamment exploré, outre la terminologie associée à cet Homme nouveau, l'enracinement des pratiques soviétiques dans les héritages du XIX<sup>e</sup> siècle, le positionnement par rapport

32. *Ibid.*, p. 60.

33. *Ibid.*, p. 146.

34. *Ibid.*, p. 350.

35. VAISSIÉ C. et AUTANT-MATHIEU M.-C., *La Revue russe : La fabrique du « soviétique » dans les arts et la culture. Construire/Déconstruire l'homme nouveau (avant 1953)*, n° 39 (2012).

à l'Antiquité, l'éducation collective des jeunes, la révision des positions à l'égard des femmes, les œuvres mythiques et leur valeur de modèle, les pratiques de certains artistes, l'étatisation et la collectivisation de la vie quotidienne. Ce deuxième ouvrage poursuit ces interrogations, mais il analyse aussi les processus de déconstruction, qui se déroulent spécifiquement durant les dernières décennies soviétiques.

Un tel travail est d'autant plus nécessaire que très peu d'écrits analysent la culture poststalinienne<sup>36</sup>, et notamment celle de la Stagnation. Certes, en Russie, des auteurs, cinéastes, peintres, dramaturges, comédiens, etc. ont publié, depuis la chute de l'URSS, de très intéressants mémoires, et sont également, pour beaucoup d'entre eux, les sujets de monographies parues dans leur pays natal, celles-ci étant toutefois rarement très scientifiques. Certains sont également étudiés en Occident, parce que leur création y est jugée intéressante, mais, d'une part, leurs homologues moins talentueux sont négligés, alors qu'ils sont parfois plus révélateurs de la culture soviétique et ont davantage marqué, en leur temps, leurs contemporains, et, d'autre part, ces approches relèvent plutôt des études littéraires, cinématographiques, théâtrales ou autres, que d'une histoire sociale et politique de la culture, comme celle qui intéresse les auteurs du présent recueil.

### Les enrichissements d'une coopération franco-russe

Ce recueil est volontairement axé sur l'espace russo-ukrainien pour limiter l'exploration, pourtant passionnante, des différences nationales. Davantage que le premier, il témoigne de la réalité de la coopération franco-russe au sein du programme de recherche « La Fabrique du Soviétique dans les arts et la culture » (appelé « la Fabrique du Soviétique », dans la suite du texte), même si des chercheurs en poste en Ukraine, en Grande-Bretagne et aux États-Unis ont également pris une part active aux travaux du groupe. Cette coopération franco-russe s'imposait méthodologiquement, mais n'est pas allée de soi, en dépit des bonnes volontés de part et d'autre. En effet, les Russes nés, disons, avant 1960 – ceux qui ont terminé leurs études et entamé leur carrière d'enseignants-chercheurs sous le régime soviétique et qui occupent actuellement des positions « de pouvoir » dans les centres de recherche – se retrouvent dans la position étrange, et pas forcément confortable, d'être à la fois les chercheurs de leur propre vécu et, implicitement, les objets d'étude de leurs collègues étrangers, voire de leurs collègues russes plus jeunes et/ou formés en Occident. Mais, après tout, le romancier

36. Voir, entre autres : ETKIND E., NIVAT G., SERMAN I. et STRADA V. (dir.), *Histoire de la littérature russe. Le XX<sup>e</sup> siècle. Gels et dégels*, Paris, Fayard, 1990. LAHUSEN T. et DOBRENKO E. (dir.), *Socialist Realism without Shoes. Special Issue, The South Atlantic Quarterly*, summer 1995, vol. 94, n° 3. MARSH R., *History and Literature in Contemporary Russia*, New York, New York University Press, 1995. Clark K., *The Soviet Novel: History as Ritual*, Indiana University Press, 2000. Voir aussi, en russe, les travaux de Benedikt SARNOV, Natal'ja GROMOVA, Natal'ja IVANOVA ou Dmitriy BYKOV.

Alexandre Zinoviev, le sociologue Iouri Levada et la femme de lettres Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature en 2015, se sont trouvés dans la même position, eux qui ont chacun consacré au moins un livre au phénomène de l'Homme soviétique. Dans les textes du présent recueil, la différence d'approche entre les ex-Soviétiques et les autres est sensible : elle est aussi une expression, ici légère, du phénomène étudié, et elle ouvre peut-être des portes vers une réflexion sur l'écriture des sciences sociales<sup>37</sup>.

En outre, ces Russes nés avant 1960, voire un peu plus jeunes, doutent parfois que des Occidentaux puissent « comprendre » l'URSS et les Soviétiques. Dans *La Fin de l'homme rouge ou Le Temps du désenchantement*, un livre qui est paru en 2013 en Russie comme en France, et qui aborde des thématiques proches de celles de la Fabrique du Soviétique, la femme de lettres biélorusse Svetlana Alexievitch rappelle, dès le deuxième paragraphe de son introduction, ce que lui a lancé l'un de ses interlocuteurs : « Seul un Soviétique peut comprendre un Soviétique<sup>38</sup>. » Cette affirmation est à la fois juste et absurde, car elle ne précise pas le sens du verbe « comprendre » et implique une exclusivité de l'expérience soviétique, par rapport à toute autre expérience. Néanmoins, elle témoigne de la force ressentie du projet soviétique de transformation de l'être humain, ainsi que de l'isolement dans lequel les Soviétiques se sont longtemps trouvés, lorsqu'ils étaient résolument coupés du monde « capitaliste » par leurs propres dirigeants. Peut-être exprime-t-elle aussi, presque paradoxalement, un rejet de cette période : parce que celle-ci n'a pas été pleinement comprise, elle resterait associée de façon floue à une expérience collective intransmissible, incommunicable, voire vaguement honteuse.

Cette affirmation selon laquelle les « non-Soviétiques » ne pourraient pas comprendre l'expérience soviétique semble aussi signifier que les enfants et petits-enfants de ces Soviétiques sont condamnés à ne pas comprendre leurs parents et grands-parents. D'une certaine façon, c'est le cas : la rupture générationnelle est extrêmement forte dans l'espace postsoviétique, comme le souligne, là encore, Svetlana Alexievitch. Celle-ci cite un homme dont elle a aussi interviewé la mère et qui parle de son fils :

« Jamais il ne nous comprendra, ma mère et moi, parce qu'il n'a pas vécu un seul jour en Union soviétique. Mon fils... Ma mère... Moi... Nous vivions dans des pays différents, même s'ils s'appellent tous la Russie<sup>39</sup>. »

Mais cette incapacité à raconter l'expérience passée est aussi très caractéristique de la période soviétique : parents et grands-parents taisaient, le plus souvent, ce qu'ils avaient vécu.

37. Sur ce dernier point, voir : Ivan JABLONKA, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil, La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, 2014.

38. ALEXIEVITCH S., *La Fin de l'homme rouge ou Le Temps du désenchantement*, Paris-Arles, Actes Sud, 2013, p. 19.

39. *Ibid.*, p. 318.

Faudrait-il, devant cette difficulté proclamée, renoncer à expliquer et faire connaître? Ces années soviétiques doivent-elles plonger dans l'oubli où une partie de leur culture a déjà glissé, et ceci alors que beaucoup, en Russie, dénoncent, de plus en plus fort, un « retour à l'URSS »? Ou bien suffit-il de prendre acte que l'expérience soviétique inclut, comme toute expérience humaine, une forte charge émotive et affective qui ne peut, effectivement, pas être transmise dans toutes ses composantes, mais qui peut néanmoins être connue et analysée?

Enfin, une collaboration franco-russe sur ces questions est rendue plus délicate encore – mais d'autant plus passionnante et nécessaire! – que les ex-Soviétiques nés avant 1960, voire plus jeunes, ont souvent l'impression de connaître par cœur ce dont les Occidentaux leur parlent : les films, les livres, le rapport à la religion, etc. « Mais nous savons tout cela! », a ainsi été une expression souvent lancée par les plus âgés, lors des rencontres franco-russes de la Fabrique du Soviétique. Pourtant – et le présent recueil en témoigne –, les Occidentaux ont davantage recours aux archives que les ex-Soviétiques de plus de cinquante ans et leur approche – comme celle des Russes plus jeunes et/ou ayant fait leurs études en Occident et/ou travaillant à l'Ouest et/ou formés dans certains établissements russes, comme la RGGU récemment encore ou, aujourd'hui, l'École supérieure d'économie – se veut scientifiquement plus fondée, puisqu'elle ne peut, ni ne veut, s'appuyer sur des ressentis, des impressions et des jugements. De leur côté, ces Occidentaux ont parfois tendance à émettre des doutes sur la valeur scientifique, voire sur la scientificité tout court, de certains travaux postsoviétiques. En fait, les deux « blocs » ont longtemps eu des conceptions différentes de ce qu'était un travail scientifique – ce qui est, là encore, précisément au cœur du sujet posé.

## Des textes relevant de disciplines différentes

Les textes de ce recueil relèvent de disciplines différentes (slavistique, histoire, sociologie, *cultural studies*, philosophie, études théâtrales, études musicales, etc.) et s'avèrent, selon les cas, des bilans problématisés, des études de thématiques transversales ou de procédés spécifiques, des analyses chronologiques, des examens d'œuvres ou de parcours de vie, ces derniers s'avérant essentiels pour amorcer une étude prosopographique qui fait encore largement défaut. Cette diversité des approches s'imposait afin de refléter, au-delà des apparences et des discours idéologiques, la complexité de l'art et de la culture pendant le Dégel, puis la Stagnation.

Deux textes tirés de la presse soviétique, dont un signalé et résumé par une revue samizdat, ont été joints en encadrés pour illustrer des phénomènes évoqués dans un ou plusieurs articles. Un troisième, rédigé par Guennadi Kouzovkine, dresse un premier bilan d'une recherche engagée

par l'association moscovite Memorial, pour établir une édition scientifique de *La Chronique des événements en cours*, la principale revue de la dissidence soviétique, et il évoque les développements à venir, l'un d'eux devant permettre d'analyser la réception dissidente du processus littéraire. Un quatrième encadré, court extrait du dernier livre de Svetlana Alexievitch, clôt la série de textes, en relançant les interrogations – parfois très douloureuses – sur ce qu'il reste des héros d'un pays disparu.

Le recueil s'articule en trois parties. La première explore les procédés employés dans la littérature poststalinienne, dont l'usage de l'explicite et de l'implicite. Il s'agit de repérer, à l'issue de plusieurs études approfondies couvrant la période allant des années 1950 au début des années 1980, des fonctionnements existant également dans d'autres activités artistiques et culturelles. La deuxième partie s'intéresse, non plus aux « procédés », mais aux « modèles et normes », présents et/ou mis à distance dans des œuvres du Dégel et de la Stagnation, et cela dans différentes disciplines artistiques (théâtre, cinéma et dessin animé, chanson, danse). Enfin, la troisième partie se concentre sur les « identités » – religieuses, nationales, culturelles, individuelles – qui ont été confisquées avec plus ou moins de succès, mais aussi parfois volontairement abandonnées, puis, éventuellement, reconquises par des Soviétiques.

Dans le premier texte de la première partie, Michel Niqueux rappelle que le projet de construire un Homme nouveau s'inscrit dans le cadre des philosophies ou idéologies prométhéennes. Or, si le prométhéisme trouve un nouveau souffle sous Khrouchtchev, des voix anti-prométhéennes vont désormais se faire entendre dans la littérature et « annoncent la fin du monolithisme idéologique et celle du système soviétique ». Des procédés staliniens se maintiennent toutefois dans la littérature du Dégel, et c'est le cas des réécritures, par leurs auteurs, d'œuvres déjà publiées, afin de les rendre plus conformes et adaptées à un contexte mouvant. Ian Levchenko qui compare cette réécriture des textes à la volonté de rééduquer l'être humain étudie ce phénomène, en s'appuyant sur les versions de 1936 et de 1958 d'un même livre rédigé par Iouri Guerman, le père du célèbre cinéaste. Tetiana Pastushenko rappelle, elle, que certains thèmes tabous ne pouvaient pas être abordés par les historiens, mais ont pu l'être par les écrivains, après la mort de Staline. Grâce à trois textes littéraires de 1957 (de Mikhaïl Choukhov, Pavlo Zagrebny et Sergueï Smirnov), elle explore la réémergence d'un sujet, jusque-là interdit : le sort des soldats soviétiques passés par les camps nazis.

Cécile Vaissié a choisi de retracer le parcours de Vladimir Ermilov (1904-1965), qui a été l'un des critiques les plus influents – et malfaisants! – de son temps, malgré une culture réelle. Son discours a évolué après la mort de Staline, tandis que la toute-puissance relative du critique était remise en cause : une autre époque commençait, qui se caractérisait aussi

par le rejet de tels « gardiens de l'idéologie ». Cette époque a vu naître un nouvel archétype, l'Homme des années 1960, qui, sans renoncer au projet de construction communiste, souhaitait voir dans son existence, dans son œuvre éventuelle et dans la société, davantage de légèreté et d'authenticité, et beaucoup moins d'idéologie et de violence. C'est aussi lui et sa génération qu'Irina Stoliarova évoque en collaboration avec Cécile Vaissié, lorsqu'elles explorent le parcours et les spécificités du romancier Vassili Axionov. Mais l'intervention militaire en Tchécoslovaquie des troupes du Pacte de Varsovie a abruptement mis à mal cette volonté de donner au socialisme un « visage humain ». La Stagnation s'est amorcée, et Anna Louyest se penche sur l'œuvre de Iouri Trifonov, talentueux représentant de la « prose urbaine » des années 1970. Elle met à jour son art du non-dit et de l'implicite, et, évoquant le « temps des allusions », explique comment des auteurs pouvaient « dire sans nommer » et, grâce à une « écriture codée », transmettre l'essentiel à leurs lecteurs sans attirer l'attention des censeurs. De la réécriture des œuvres au codage de celles-ci, l'évolution est nette.

Dans la deuxième partie sur les « modèles et normes », Bella Ostromooukhova étudie les spectacles théâtraux que des étudiants amateurs montaient pendant le Dégel et, rappelant que, pour le ministère de la Culture d'alors, ces spectacles devaient former « les qualités morales et éthiques du constructeur du monde nouveau », elle se demande si ces troupes s'efforçaient de « redorer le blason de l'*Homo sovieticus* » ou bousculaient des valeurs imposées. David Maurice remet en cause l'idée selon laquelle le politique pesait moins qu'avant dans les dessins animés des années 1960 : en étudiant plus particulièrement des films évoquant la construction d'immeubles – une thématique au cœur des actions de Khrouchtchev –, il constate que le projet politique n'est certes plus l'objet du film, mais qu'il demeure bien présent, en arrière-fond. Natalia Ogarkova explore la « chanson d'auteur » qui est devenue un phénomène de masse à partir de la fin des années 1950. Après un magistral rappel chronologique, elle analyse les nouveaux « héros » proposés, en rupture avec les modèles précédents, par les principaux « bardes » : Boulat Okoudjava, Alexandre Galitch et Vladimir Vyssotski.

Valéry Kossov retrace l'évolution de la représentation de la femme au cinéma, du stalinisme à la Stagnation. Puis, s'attachant aux films de Gleb Panfilov, il démontre que l'idéologie n'y prime plus sur le reste et que ces longs-métrages doivent et peuvent se lire de plusieurs façons : ils illustreraient le « sentiment de dédoublement » des Soviétiques. Ioulia Bolchakova mobilise, avant tout, des souvenirs et des entretiens pour explorer les spécificités de la ballerine Galina Oulanova. Parce que l'auteure a elle-même passé la majorité de son existence en URSS, elle analyse avec finesse le malaise que tant de Soviétiques éprouvaient, et elle signale les comportements et les activités – la danse, l'amour du beau, la religion, etc. – qui, bien loin

des discours officiels, « permettaient de dépasser » ce malaise. Enfin, Cécile Vaissié examine le rôle prégnant du KGB dans la culture poststalinienne, un rôle qui explique, non seulement des œuvres, des parcours et bien des évolutions, mais aussi des ressentis et des peurs. Sans compter que les films et séries télévisées, réalisés à la demande du KGB et sous son contrôle dans les années 1960-1980, ont peut-être facilité l'élection, en 2000, d'un « ancien » officier des « organes » à la présidence russe.

Dans la troisième partie, consacrée aux identités, Yves Hamant étudie les rites laïcs qui ont été sciemment créés en URSS pour tenter de remplacer les rites orthodoxes traditionnels, et il observe ce que la population en a fait et la façon dont « elle a gardé l'enveloppe, les apparences, et [...] mis autre chose à l'intérieur ». Pour comprendre l'« auto-construction et [la] reconstruction de l'identité juive-russe », une identité à la fois nationale et religieuse, Boris Czerny retrace le parcours de « Sima-Simon-Shimon Markish », le fils d'un poète yiddish exécuté en 1952, et constate que l'étude du monde antique et de la Renaissance a conduit Markish à renouer avec son identité juive. L'identité nationale est également au cœur de l'article de Sergei I. Zhuk. Celui-ci a étudié des journaux intimes, rédigés par de jeunes Ukrainiens dans les années 1970-1980, ce qui lui permet de comprendre la réception réservée à certains livres, films et musiques, et de constater que la « consommation massive de musiques et de films occidentaux » a eu pour conséquence paradoxale la « russification de la culture pour jeunes ».

Les jeunes évoqués par Lucie Kempf sont très différents : il s'agit des gymnastes adolescentes, érigées en symboles de la suprématie du système soviétique, voire en symboles d'un Homme nouveau doté d'un physique et d'un moral d'acier. Grâce à deux films ayant ce sport pour sujet, à vingt ans d'intervalle, l'auteure montre la construction, en 1968, du mythe qui sera cruellement déconstruit en 1988, pendant la Perestroïka. Enfin, dans le dernier texte du recueil, le philosophe Igor Tchoubaïa déclare voir « l'art russe de la période soviétique » comme une « protestation artistique contre le soviétisme » et explique, grâce à des cas concrets, comment les Russes poststaliniens créaient et percevaient sous-entendus et messages implicites. Pour lui, au-delà des apparences, des créateurs poursuivaient la tradition de la littérature russe du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui ne serait plus le cas d'écrivains actuels, pris au jeu du marché et des succès faciles.

### **Des complexités mises à nu**

Au fil des textes, des noms reviennent, mais aussi des événements, scandant la chronologie de ces années-là : la mort de Staline en 1953, le festival mondial de la jeunesse et des étudiants en 1957, l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie, qui, en 1968, marque la fin des espoirs de libéralisation, puis la Stagnation, apparemment privée

de dates-tournants jusqu'à l'annonce de la Perestroïka en 1986. Des évolutions sont soulignées, évolutions collectives (Niqueux, Pastushenko, etc.) et individuelles (Czerny, Bolchakova, etc.). Néanmoins, la propagande officielle restait bien présente et, si elle semblait parfois passer au second plan (Maurice), elle ne s'en voulait pas moins efficace pour autant.

Plusieurs notions se croisent également, de texte en texte. La principale est, sans doute, que la dimension « soviétique » aurait été – sur la période concernée au moins – une apparence extérieure et publique, tandis que le monde intérieur et privé demeurerait protégé et très différent, l'écart entre les deux allant croissant. Sans doute y a-t-il, dans ces propos, aussi une volonté de justifier des silences et une soumission affichée, afin de se démarquer, aujourd'hui, de cet Homme soviétique au cœur des débats, mais il n'est pas anodin que des chercheurs ayant passé l'essentiel de leur vie en Russie (Tchoubaïs, Bolchakova, Ogarkova, etc.) soulignent l'importance que beaucoup de leurs concitoyens de l'époque accordaient à la dignité et à la liberté intérieures. Dès lors, relevant le « décalage entre l'identité officielle [...] et l'identité réelle du quotidien », Valéry Kossov parle d'un « sentiment général d'aliénation », éprouvé par les Soviétiques pendant la Stagnation, et Igor Tchoubaïs explicite ce terme d'« aliénation », auquel lui aussi a recours.

De façon complémentaire, Ioulia Bolchakova explique que « les Soviétiques vivaient dans plusieurs réalités parallèles », tandis que Valéry Kossov évoque un « sentiment de dédoublement » ; or, ce « sentiment » renvoie au dédoublement repéré chez Ermilov qui en affirmait pourtant la disparition chez l'Homme soviétique, et à celui noté par Yves Hamant lorsque celui-ci signale le décalage entre forme et fond dans les rites collectifs. La question de l'harmonisation de ces réalités et de ces espaces, mais aussi du discours et des convictions, se pose donc – et une illustration de cette situation est donnée dans un encadré sur le rapport à la religion. L'une des causes principales de ces dédoublements est soulignée par Ioulia Bolchakova : la peur ancrée dans une génération « par les répressions de masse, depuis la Terreur rouge jusqu'aux terribles purges des années 1930 et 1940 ». Cette peur qui était, pour Ian Levitchenko, « l'essence de la littérature officielle en URSS », était notamment engendrée et cultivée par le KGB (Vaissié) et elle a été véhiculée par certains « acteurs de la culture », avant d'être transmise aux générations suivantes. Elle n'a toutefois pas empêché le développement du samizdat, analysé par Guennadi Kouzovkine.

Par ailleurs, plusieurs textes – Ostromooukhova, Stoliarova et Vaissié, Louyest, etc. – démontrent qu'entre les œuvres pleinement officielles et celles sciemment contestataires s'en situaient beaucoup d'autres, dans une sorte d'entre-deux. Ainsi, des œuvres autorisées, mais comprenant plusieurs niveaux sémantiques, pouvaient s'interpréter de façons différentes, selon les codes employés. L'un des grands mérites de ce recueil est d'ailleurs

d'expliquer, grâce à des exemples précis, comment fonctionnaient ces encodages/décodages qui permettaient de contourner la censure (Levtchenko, Louyest, Tchoubaïs, Kossov, Ogarkova, etc.). Sans doute le lecteur sera-t-il frappé aussi par la question du rapport de l'individu au collectif, une question qui revient constamment, et il remarquera la notion, implantée à l'époque et signalée par plusieurs auteurs (dont Zhuk et Kempf), d'une soi-disant « supériorité morale » des Soviétiques sur l'Occident.

Ce recueil en témoigne : entre 1953 et les débuts de la Perestroïka, le rôle de la culture, en URSS, a été bien plus complexe qu'il ne le semble au premier regard. Ainsi, la « Stagnation », un terme constamment revenu dans les débats, très souvent contesté et, finalement, peu présent dans les textes, n'en était pas une dans tous les domaines : l'offre culturelle se diversifiait, même si c'était surtout grâce à l'implicite et aux codes, dans la clandestinité ou dans les fameuses « cuisines », centres d'une vie privée et amicale qui avait de nouveau droit à l'existence depuis la mort de Staline. Les œuvres d'art, leur réception, des convictions et des goûts évoluaient et se complexifiaient, mais ces processus se déroulaient derrière les slogans officiels rabâchés et les affiches de propagande auxquelles plus grand monde ne prêtait attention. Et c'est aussi parce que ces évolutions contrastaient avec un discours et des règles se prétendant immuables que l'URSS n'a pas survécu à cinq années de Perestroïka.